

ARTICLES

Août 2010

TECHNOLOGIE

L'armée américaine veut "réinventer l'informatique"

Le monde 12.08.10 | 18h37

Créer un ordinateur 100 à 1 000 fois plus efficace que ceux que nous connaissons aujourd'hui : c'est [l'objectif que s'est fixée la Darpa](#) (Defense Advanced Research Projects Agency), le laboratoire technologique de l'armée américaine.

Pour développer l'ordinateur du futur, l'agence américaine estime qu'il est nécessaire de revoir les fondamentaux de l'informatique. A l'heure actuelle, note la Darpa, la [loi de Moore](#) – le postulat que le nombre de transistors par puce, et donc la puissance théorique d'une machine, double tous les deux ans – reste vraie. Insuffisant, estime l'armée américaine, qui pense que ses besoins en termes de capacités de calcul vont exploser dans les prochaines années.

Pour démultiplier les possibilités des ordinateurs, il faut donc aller chercher ailleurs. L'agence souhaite développer des ordinateurs "*hautement programmables, extrêmement performants*" et dont les calculs nécessiteront "*beaucoup moins d'énergie*" qu'aujourd'hui. L'efficacité énergétique permet notamment d'éviter la surchauffe des composants.

UN MILLIARD DE MILLIARDS DE CALCULS PAR SECONDE

Mais pour atteindre ce but, la Darpa estime qu'il est nécessaire de "*réinventer l'informatique*", en repensant à la fois l'architecture physique des machines et leurs modèles de programmation. L'agence travaillera en collaboration avec le spécialiste des microprocesseurs Intel, le constructeur de cartes graphiques Nvidia, le Massachusetts Institute of Technology et le Sandia National Laboratory. A terme, ce consortium estime pouvoir développer une machine capable d'effectuer un milliard de milliards de calculs par seconde, dans le meilleur des cas, soit une machine presque 600 fois plus puissante que [le Jaguar](#), l'actuel ordinateur le plus puissant au monde.

Comme de nombreux projets de la Darpa, ces recherches structurelles pourraient avoir de nombreuses applications, y compris pour le grand public. C'est dans ce laboratoire de l'armée qu'ont été mis au point, entre autres, la technologie GPS et l'Arpanet, l'ancêtre d'Internet. Il faudra cependant patienter pour voir les premières applications concrètes : le projet ne doit aboutir qu'en 2018.

SOCIÉTÉ

"Vie de meuf", miroir de l'inégalité professionnelle hommes-femmes

LE MONDE 11.08.10 | 18h28

"Premier jour dans mon nouveau boulot, ma collègue m'accueille par cette remarque : 'vous avez de la chance d'être là, au début, ils ne voulaient pas de femmes parce que ça tombe enceinte. Mais finalement ils ont changé d'avis : les hommes ça coûte trop cher.'" Cette anecdote est tirée du site [Vie de meuf](#), lancé il y a un mois par le collectif [Osez le féminisme](#) pour fêter à sa manière le 27^e anniversaire de la première loi sur l'égalité professionnelle entre les hommes et les femmes. Une égalité encore bien utopique. Selon l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE) dans [sa revue du mois de juillet](#), l'écart des rémunérations atteint une moyenne de 19 %. Chez les cadres, les différences de salaire entre hommes et femmes dépassent les 30 %.

Vie de meuf est construit sur le modèle du site humoristique [Vie de merde](#), où chacun est invité à raconter en une ou deux phrases ses mésaventures au quotidien. Pourtant, la lecture de Vie de meuf ne prête pas vraiment à rire : les près de quatre cents histoires répertoriées à ce jour évoquent pêle-mêle les collègues moins diplômés mais mieux payés, les entretiens d'embauche très poussés sur la vie privée, les mises au placard au retour de congés maternités, ou les emplois refusés par peur que la candidate ne tombe enceinte rapidement.

GARE AUX ENFANTS !

Laetitia, qui débute dans la vie active, raconte ainsi la confession de son manager : il ne l'aurait jamais engagée si elle avait été un peu plus âgée, car *"avec une femme de 28-30 ans, à l'embauche on sait qu'elle risque d'être absente deux ou trois fois six mois pour congé maternité"*.

"Tout se passe comme si les femmes qui n'ont jamais eu l'intention d'interrompre leur carrière n'ont pas pu envoyer un signal crédible aux employeurs sur leur engagement à long terme", indique l'étude de l'OFCE. Cette dernière souligne ainsi qu'avoir ou non des enfants a peu d'influence sur le salaire horaire. Mais gare à celles qui envisagent d'avoir des enfants. Pour avoir évoqué la possibilité d'avoir des enfants dans les cinq ans à venir, Marie n'a pas eu le poste convoité. *"Avoir des enfants avant 35 ans est un signe de manque d'ambition flagrant"*, lui aurait rétorqué la DRH.

"Mon supérieur direct n'a jamais employé le terme de congé de maternité mais celui de 'convalescence' ! Je lui ai fait remarquer à plusieurs reprises que je n'étais pas malade mais enceinte", déplore de son côté Eve.

PEU DE SANCTIONS

Estelle se fait elle embaucher sans souci en étant enceinte. Mais pas pour les raisons qu'elle imaginait. *"Je finis par apprendre que j'ai été embauchée parce que j'étais enceinte, pour faire chier le remplaçant du recruteur... Et mon bac +8 alors, il compte pas ?"* Sophie Ponthieux, co-auteur de l'étude de l'OFCE, résume la situation au Parisien : *"l'idée qu'on puisse être une mère ou une future mère et une salariée comme les autres n'est toujours pas admise."*

Selon la loi sur l'égalité professionnelle de 2006, les entreprises ont jusqu'au 31 décembre 2010 pour ouvrir des discussions sur le sujet. *"Aujourd'hui, quatre ans après la loi et six mois avant la date butoir, seules 8 % des entreprises ont signé un accord avec les partenaires sociaux"*, expliquait Caroline De Haas du réseau Osez le féminisme, dans [une tribune au Monde.fr](#). Quelles seront les sanctions pour les entreprises récalcitrantes ? La loi renvoie au projet de réforme des retraites, où la question de l'égalité professionnelle apparaît dans l'article 13.

"Les sanctions qu'il prévoit sont en réalité largement en deçà de celles prévues en 2006. Elles seront appliquées uniquement aux entreprises de plus de trois cents salariés – moins de 36 % des emplois – et porteront non pas sur l'absence de négociations mais sur l'absence de publications de chiffres sur l'égalité", explique Caroline De Haas. *"Pour échapper aux sanctions, il suffira aux entreprises de commander un rapport sur l'égalité professionnelle. Que celui-ci donne lieu ensuite à des changements, peu importe..."* Le site Vie de meuf a encore de beaux jours devant lui.

MEDECINE

Bientôt un test de l'haleine pour détecter le cancer

11.08.10 | LE MONDE

Un test de l'haleine, aussi bon marché qu'un alcootest, pourrait permettre de détecter un cancer du poumon, du sein, des intestins ou de la prostate, selon une [étude publiée](#) mercredi 11 août par la revue britannique *The British Journal of Cancer*.

Des essais menés auprès de cent soixante-dix-sept volontaires, atteints de différents cancers ou non, ont montré qu'un test de l'haleine pouvait réagir à des composants chimiques qu'émettent les cellules cancéreuses et dire, quels que soient l'âge et le sexe des patients, de quel type de cancer il s'agit.

Des chercheurs de l'Institut technologique Technion d'Israël avaient déjà annoncé il y a un an qu'un test de l'haleine pouvait permettre de détecter un cancer, mais seuls des essais très préliminaires avaient alors été effectués et seule avait été confirmée la détection du cancer du poumon.

"NEZ ÉLECTRONIQUE"

Les essais publiés ce mercredi confirment la détection possible de cancers en l'élargissant aux cancers du sein, des intestins et de la prostate. *"Cette étude montre qu'un 'nez électronique' peut distinguer une haleine saine d'une haleine maligne et également les différentes haleines en fonction des types de cancer"*, a souligné le professeur Abraham Kuten, de l'institut situé à Haïfa, dans le nord d'Israël.

"Si nous pouvons confirmer ces résultats préliminaires par des études plus approfondies, cette nouvelle technologie pourrait devenir un outil simple pour un diagnostic précoce", a-t-il ajouté.

SOCIÉTÉ

L'accès à la pornographie brouille la sexualité des ados

14.08.10 | LE MONDE

PSYCHOLOGIE

La pornographie, première source d'information sexuelle des adolescents ? La plupart des jeunes ont visionné des films X, que ce soit à la télévision ou sur Internet. Pour contrer l'influence de ces images, un groupe d'amis a lancé, en juin, deux sites dont l'objectif est d'apporter une vision structurante de la sexualité et de la relation à l'autre.

L'un est gratuit et s'adresse aux parents (Educationsexuelle.com), l'autre, payant (Educationsensuelle.com ; 3 euros pour un mois, 6 euros pour six mois), cible les adolescents. Plusieurs films pédagogiques conseillent les adolescents sur le baiser, les caresses et les attitudes sensuelles, l'impact des mots, l'amour dans le respect de l'autre. Pudiques - la seule nudité visible est la poitrine - mais explicites, ces petits films en noir et blanc mettent en scène les ébats de deux jeunes gens. Par ailleurs, des experts, psychologues, sexologues, pédiatres, gynécologues, mais aussi un acteur de films X, témoignent sur ce qu'est la sexualité dans la "vraie vie".

67 % des garçons de 14 ans (77 % de ceux de 15 ans) ont vu au moins une fois un film pornographique, 36 % des filles du même âge (45 % de celles de 15 ans), selon les derniers chiffres disponibles (étude Inserm dirigée par l'épidémiologiste Marie Choquet, en 2003, à la demande du CSA). Les garçons sont non seulement plus nombreux à regarder des images X, mais ils sont aussi plus assidus : près d'un garçon de 14 à 18 ans sur quatre a vu au moins dix films dans l'année, pour une fille sur cinquante.

Quelles sont les répercussions sur leur sexualité future ? L'enquête ne le dit pas. En revanche, les garçons qui visionnent régulièrement ces images boivent plus d'alcool que les autres et font presque deux fois plus de tentatives de suicide (sans qu'on puisse établir à ce stade de lien de cause à effet). Pour Nathalie Bajos, sociologue et démographe, directrice de recherche à l'Inserm, qui a codirigé l'enquête, en 2006, sur la sexualité en France, la pornographie est *"une influence parmi d'autres"*, comme celles des médias, de la famille, de l'école ou des copains. *"Elles peuvent entrer en contradiction. Ce n'est que si les adolescents sont exposés à des sources normatives qui vont dans le même sens que la pornographie risque de structurer l'entrée dans la sexualité"*, précise-t-elle.

Un avis partagé par Sylvain Mimoun, gynécologue-andrologue, à Paris. *"Toute la difficulté, c'est quand les adolescents se retrouvent en circuit fermé et qu'ils n'ont pas d'autres références, pas de parole d'adultes autour d'eux pour leur dire que ce n'est pas cela, la vraie sexualité"*, considère-t-il. Ceux qui n'ont pas d'autres points d'appui considèrent alors que bien faire l'amour, c'est faire comme dans les films pornographiques. Ces modèles peuvent renforcer des angoisses chez certains jeunes à l'orée de leur sexualité : peur d'avoir un sexe trop petit, peur de ne pas être à la hauteur. *"Pour le garçon, il s'agira d'avoir une érection le plus longtemps possible, pour la fille d'avoir un orgasme et d'accrocher son partenaire par des pratiques sexuelles variées comme la fellation et la sodomie même si elle n'en a pas envie"*, analyse le gynécologue-andrologue.

"Le modèle que délivrent ces films est celui d'une sexualité très parcellaire, fondée sur des pratiques mécaniques et déshumanisées, avec une image de la femme très dégradée, analyse Joëlle Mignot, sexologue et psychologue clinicienne. Elle ne donne pas du sens à la sexualité." La sexologue rencontre de plus en plus de jeunes adultes (mais aussi des personnes plus âgées) dans un processus addictif ou semi-addictif aux films X. *"Ils se sont construits dans une sexualité de consommation, changent souvent de partenaires. Cela leur pose problème dans la construction d'une vraie relation à l'autre"*, explique-t-elle.

Les préadolescents sont pour leur part confrontés à des images pornographiques de plus en plus tôt. Avant 13 ans, il n'est plus rare d'avoir vu un film pornographique, souvent par l'intermédiaire d'un téléphone portable. Ces images peuvent perturber les plus fragiles. Béatrice Copper-Royer, psychologue clinicienne, reçoit des adolescents en souffrance. Comme ce garçon de 13 ans qui regardait des films X seul et *"prenait ce qu'il voyait pour argent comptant. Cela l'excitait terriblement mais l'inquiétait aussi"*.

Les filles entre 11 et 13 ans peuvent aussi être perturbées. *"Elles disent toujours qu'elles ont accédé à ces films par hasard en recherchant par exemple des informations pour un exposé. Elles en ressentent une grande culpabilité avec un mélange de fascination, d'excitation, de peur et d'anxiété"*, constate Béatrice Copper-Royer.

Mais il n'est pas toujours facile d'aborder le sujet en famille. *"Il faut vraiment s'acharner sur l'éducation. Dire aux enfants que les films pornographiques, qui mettent en scène une sexualité marginale, de groupe, violente, n'ont rien à voir avec la vraie sexualité"*, déclare Christian Spitz, pédiatre connu pour avoir participé dans les années 1990 à l'émission "Lovin'fun", sur Fun radio. L'enjeu pour le parent ou l'adulte n'est pas de parler de son intimité, mais de faire émerger les questions qui préoccupent les adolescents.

La Sexualité en France,

sous la direction de Nathalie Bajos et Michel Bozon, éd. La Découverte, 2008.

La Sexualité en France,

sous la direction de Nathalie Bajos et Michel Bozon, éd. La Découverte, 2008.

MEDECINE

Des super-bactéries dans les valises du tourisme médical

13.08.10 | LE MONDE

Des bactéries très résistantes aux antibiotiques, présentes en Inde et au Pakistan, ont fait leur apparition au Royaume-Uni. Cette diffusion d'un gène bactérien de résistance serait liée aux voyages et au tourisme médical. Le potentiel de cette résistance *"à constituer un problème pour la santé publique dans le monde est grand et une surveillance internationale coordonnée"*

est nécessaire", estime l'équipe de chercheurs, qui publient les résultats de leur enquête dans un article mis en ligne mercredi 11 août sur le site de la revue britannique *The Lancet*.

Le phénomène de résistances croissantes aux antibiotiques conventionnels affectait jusqu'ici surtout les bactéries de type Gram positif, ainsi appelées car elles prennent la coloration lors d'un test. C'était le cas des staphylocoques dorés résistants à la méticilline et les entérocoques résistants à la vancomycine.

De plus en plus de bactéries de l'autre type, Gram négatif, sont concernées et le phénomène s'accroît plus rapidement que pour leurs homologues Gram positif. Un constat inquiétant car, *"il y a moins de nouveaux antibiotiques ou d'antibiotiques en développement actifs contre les bactéries Gram négatif, et les programmes de développement de médicaments paraissent insuffisants pour fournir une couverture thérapeutique dans les dix à vingt ans"*, s'alarment Karthikeyan Kumarasamy, de l'université de Madras (Chennai, Inde) et ses coauteurs dans *The Lancet*.

C'est le cas pour la famille des entérobactéries, parmi lesquelles les plus connues sont *Escherichia coli* (colibacille), responsable entre autres d'infections urinaires, et *Klebsiella pneumoniae*. Ces deux bactéries figurent parmi les causes les plus importantes d'infections nosocomiales ou dans la population générale.

En 2009, des chercheurs avaient pour la première fois identifié un gène conférant une résistance sur des klebsielles et des *Escherichia coli* sur un patient suédois qui avait été hospitalisé en Inde. Ce gène code pour une enzyme appelée *"New Delhi métallobêta-lactamase 1"* (NMD-1). L'enzyme inactive certains antibiotiques et en particulier la famille des carbapénèmes, qui sont à ce jour les antibiotiques de dernier recours pour les entérobactéries multirésistantes.

FLAMBÉES ÉPIDÉMIQUES

Karthikeyan Kumarasamy et ses collègues ont enquêté sur la prévalence de ce gène dans des prélèvements bactériens effectués dans plusieurs pays. NMD-1 a été retrouvé dans plusieurs sites en Inde, ainsi qu'au Pakistan et au Royaume-Uni. Il était présent principalement dans des klebsielles et des *Escherichia coli* très résistantes à tous les antibiotiques - sauf deux utilisés dans des circonstances exceptionnelles, la tigécycline et la colistine.

Les klebsielles isolées à Haryana, dans le nord de l'Inde, présentent des aptitudes à provoquer des flambées épidémiques.

L'aggravation prévisible du problème posé par les résistances bactériennes induites par la NDM-1 est un scénario *"très préoccupant"*, indiquent les auteurs, qui se disent encore plus inquiets du fait que la plupart des isolats indiens *"provenaient d'infections extra-hospitalières"*, ce qui pourrait signifier que le gène responsable est répandu dans l'environnement.

Les liens historiques entre l'Inde et le Royaume-Uni expliquent que ce dernier soit le premier pays occidental où soient retrouvées de manière importante des bactéries productrices de NMD-1. Ce d'autant que s'est développé un tourisme médical, notamment pour des interventions de chirurgie esthétique en Inde ou au Pakistan. *"Il est perturbant, dans ce contexte, de lire dans la presse populaire des articles conseillant aux patients de se rendre en Inde pour faire faire des économies au service de santé britannique, écrivent les chercheurs. Comme le montrent nos données, une telle proposition pourrait coûter à la collectivité bien plus que les économies réalisées à court terme."*

INTERNATIONAL

"Il ne faut compter sur personne pour lancer des réformes politiques en Chine"

20.08.10 | LE MONDE

L'écrivain dissident Yu Jie, 37 ans, basé à Pékin, démystifie, dans le livre *Wen Jiabao, le roi de la comédie*, sorti lundi 16 août à Hongkong, l'image du très populaire premier ministre chinois Wen Jiabao.

Fondateur de la branche chinoise du Pen Club considéré comme une organisation clandestine en Chine, Yu Jie, qui revendique ouvertement sa foi chrétienne, est interdit de publication en Chine. Il est l'auteur de nombreux articles et essais sur le mouvement des droits de l'homme ainsi que sur l'histoire contemporaine de la République populaire.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire *Zhongguo yingdi Wen Jiabao (Wen Jiabao, le roi de la comédie)* ?

Yu Jie : J'ai commencé à écrire sur le sujet il y a cinq ans. J'ai observé Wen Jiabao, et je me suis aperçu que la plupart des experts occidentaux ont tous une très bonne impression de lui. Ils le décrivent souvent comme la personne la plus ouverte et la plus réformiste du parti.

Je trouve que c'est une grossière erreur d'interprétation. Depuis qu'il est en poste, sa fonction est de contrebalancer le côté plus sévère du président Hu Jintao. C'est un duo "président - premier ministre", à l'image du couple "bon flic - méchant flic" qui n'a pour but que de consolider leur pouvoir.

Wen Jiabao est très populaire. En Chine, il est souvent comparé à Zhou Enlai, l'ancien premier ministre de Mao Zedong.

Justement. Il y a un grand attachement, il est vrai, vis-à-vis de Zhou Enlai. Or, c'était l'exécuteur le plus fidèle de Mao, il a sa part de responsabilité dans ce que Mao a fait, et sans lui, ses ordres n'auraient peut-être pas été aussi bien exécutés... Zhou Enlai et Mao Zedong formaient un couple parfaitement complémentaire, tout comme Hu Jintao et Wen Jiabao aujourd'hui. On peut dire que ni Hu Yaobang et Zhao Ziyang, ni Jiang Zemin et Zhu Rongji n'ont aussi bien fonctionné.

Le premier ministre Wen Jiabao ne peut pas être promoteur de réformes *[politiques]*, car son rôle l'interdit : l'empereur est au-dessus du peuple, tandis que le premier ministre est proche du peuple. Le comparer à un futur Boris Eltsine chinois n'a pas plus de sens : Wen Jiabao n'a pas assez de pouvoir, tout en étant trop haut placé. Eltsine était bien plus loin dans la hiérarchie, et puis il a quitté le parti communiste *[soviétique]*.

Il ne faut pas, d'après moi, compter sur quiconque à l'intérieur du parti pour lancer des réformes politiques en Chine. Le seul espoir, c'est le réveil de la conscience du peuple, la lutte individuelle que chacun peut mener pour la liberté et la démocratie.

Tout le monde vit dans un énorme mensonge, auquel croient aussi les Occidentaux : que la Chine est une grande puissance qui émerge. J'ai parfois l'impression d'être l'enfant qui dit que l'empereur est nu. Il n'y a pas besoin d'aller chercher bien loin, il faut ouvrir ses yeux et oser le dire.

Wen Jiabao a autrefois travaillé sous Zhao Ziyang [le numéro un chinois limogé après les événements de Tiananmen et décédé dans une résidence surveillée en 2005]. Il l'avait même accompagné sur la place Tiananmen lorsque celui-ci a

rencontré les étudiants en grève, le 19 mai 1989. Est-ce que cette expérience ne l'a pas ouvert à une vision plus libérale ?

Le fait que Wen Jiabao ait accompagné Zhao Ziyang tient essentiellement au fait qu'il en avait reçu l'ordre de la part de Deng Xiaoping. On peut dire que si Wen Jiabao a survécu après le limogeage de Zhao Ziyang, c'est parce qu'il a fait ce qu'il fallait pour ça. Il a pu, par exemple, livrer des secrets sur Zhao Ziyang.

Dans le journal de Zhao Ziyang [*envoyé clandestinement à Hongkong et publié après sa mort, en 2008, par le même éditeur que celui de Yu Jie*], on comprend que quand il tente de convoquer une réunion du comité permanent du Politburo, Wen Jiabao s'y oppose.

Wen Jiabao est connu en Chine pour se rendre immédiatement sur toutes les catastrophes et pour faire preuve d'une grande compassion vis à vis des victimes...

Cela ne veut pas dire que c'est un bon dirigeant. On a vu les dictateurs les plus cruels faire très bien ce genre de choses. Wen Jiabao s'est rendu immédiatement au Sichuan après le séisme [*en mai 2008*], il a pleuré avec les parents d'enfants morts dans les écoles et promis que des enquêtes seraient menées sur les raisons de leur fragilité.

Deux ans après, aucun rapport officiel convaincant n'a été publié et personne n'a été désigné comme responsable. Au contraire, les intellectuels, les militants et les ONG qui ont entrepris d'enquêter sur ce sujet ont été soumis à la répression. Ce que peut dire Wen Jiabao à un moment donné, et ce qu'il fait ensuite, sont contradictoires.

En avril dernier, un long hommage à l'ancien secrétaire général du parti Hu Yaobang, connu pour ses idées libérales, a été signé par Wen Jiabao dans le quotidien du peuple. N'est-ce pas un moyen pour l'actuel premier ministre de choisir son camp ?

Cet article signé de M. Wen est à mon avis le résultat d'une décision à laquelle sont arrivés les neuf membres du Comité permanent du Politburo. L'article a simplement été publié au nom de Wen Jiabao suite à un commun accord. Le fonctionnement du cercle dirigeant du parti fait que même si M. Wen le voulait, il ne pourrait pas publier un article de son propre gré.

Certains membres du Comité permanent sont tout à fait conscients du fait que le parti communiste est mal vu par le peuple : rendre hommage à Hu Yaobang, c'est une manière de capitaliser sur quelqu'un qui était très populaire. L'article, d'ailleurs, ne parle que d'une facette du personnage, son côté "à l'écoute du peuple". Cela colle à l'image du dirigeant bon et pur auquel aspirent les Chinois.

Les autres facettes de Hu Yaobang, comme ses positions sur la liberté d'expression, sa conscience de la nécessité de limiter le pouvoir du PC et sa vision libérale vis-à-vis du Tibet, sont complètement passées sous silence. Ce prétendu hommage à Hu Yaobang de la part de Wen Jiabao n'a donc pas très grande valeur et les médias occidentaux se sont livrés d'après moi à une surinterprétation.

On parle toutefois de factions conservatrices et de factions libérales au sein du parti, dont Wen Jiabao seraient l'un des représentants.

D'après moi, il n'y a plus aucune divergence idéologique au sein du PCC depuis 1989 et on ne peut plus parler de camp progressiste, ni de camp conservateur. Ce sont des groupes d'intérêt dont les divergences tiennent à des questions de partage du pouvoir.

Ce sont des conflits d'intérêt et non d'idéologie. Sur les questions de corruption ou de répression des dissidents, on s'aperçoit que Hu Jintao et Wen Jiabao sont complètement sur la même ligne.

L'année 1989 fut un tournant. Avant, la sélection des futurs dirigeants se basait sur les choix de gens qui avaient fait leurs preuves au niveau local, comme Zhao Ziyang, ou Wan Li [Président de l'Assemblée populaire du peuple en 1989, il est aux Etats-Unis durant les événements de Tiananmen et fait des déclarations en faveur du mouvement étudiant].

Après 1989, le parti s'est rendu compte qu'il fallait mieux ne pas laisser entrer au cœur du pouvoir de telles personnalités réformatrices. Tout a alors été fait dans le système pour les écarter. Et on n'a choisi que des gens qui ne sortaient pas du rang et se caractérisaient par leur loyauté. Jiang Zemin [prédécesseur de l'actuel président chinois], Hu Jintao et Xi Jinping [dauphin désigné de Hu Jintao] sont coulés dans le même moule !

Le fait que Wen Jiabao ait été chef des affaires générales du Comité central sous Hu Yaobang, Zhao Ziyang et Jiang Zemin et ait survécu jusqu'au poste de premier ministre prouve, avant tout, qu'il sait très bien tirer son épingle du jeu lorsqu'il y a des luttes de pouvoir.

//////////

CULTURE

Mathématiques : deux Français reçoivent la médaille Fields

19.08.10 | LE MONDE

La médaille Fields, considérée comme le "Nobel des mathématiques", a été décernée jeudi à deux Français, Cédric Villani et Ngô Bao-Châu, d'origine vietnamienne, ainsi qu'à l'Israélien Elon Lindenstrauss et au Russe-Suédois Stanislav Smirnov, selon les organisateurs. Les prix ont été remis aux lauréats par la présidente indienne, Pratibha Patil, à l'ouverture du Congrès international des mathématiciens (CIM) 2010, qui doit réunir plus de 3 000 mathématiciens du monde entier à partir de jeudi et jusqu'au 27 août à Hyderabad, dans le sud de l'Inde.

L'Union mathématique internationale (IMU) décerne la médaille Fields, une distinction très prisée, tous les quatre ans depuis 1936, à plusieurs mathématiciens ayant moins de 40 ans au début de l'année concernée, à l'occasion du CIM. Cédric Villani, 36 ans, directeur de l'Institut Henri-Poincaré (IHP) à Paris depuis juillet 2009 et professeur à l'école normale supérieure de Lyon, est récompensé pour des travaux portant notamment sur ["l'amortissement de Landau"](#) et [l'équation de Boltzmann](#), physicien et mathématicien autrichien de la fin du XIX^e siècle.

Cédric Villani, qui considère sa récompense comme *"un encouragement à poursuivre"*, à *"continuer d'explorer"* différentes voies des mathématiques, a cherché à comprendre plus finement le comportement de gaz ou de plasmas. *"Il s'agit d'être mieux armés pour, par exemple, programmer des simulations sur ordinateur de ces équations"*, a-t-il expliqué. *"C'est surtout utile aux ingénieurs aéronautiques et à ceux qui travaillent sur des plasmas, par exemple pour les problèmes de fusion"*, a-t-il précisé. En ce qui concerne le futur réacteur expérimental à fusion nucléaire (ITER), *"je suis à l'extrémité la plus théorique de ceux qui travaillent sur ce sujet"*, souligne-t-il.

LA RECHERCHE MATHÉMATIQUE FRANÇAISE AU DEUXIÈME RANG MONDIAL

Ngo Bao Chau, 38 ans, né en 1972 à Hanoï et naturalisé français en 2010, qui enseigne à l'université Paris-Sud, a reçu la médaille Fields pour sa démonstration, en 2008, du ["Lemme fondamental"](#), une conjecture formulée en 1987. Récemment vérifiée par les experts du domaine, cette démonstration de plus de 150 pages a été citée en décembre dans le magazine *Times* *"comme l'une des dix plus belles découvertes scientifiques de l'année"*, rappelle l'université Paris-Sud dans un communiqué.

Ce palmarès 2010 porte à 11 le nombre de lauréats français sur les 52 médailles Fields décernées depuis 1936, ce qui *"conforte le deuxième rang mondial de la recherche"*

mathématique française", se sont félicités plusieurs organismes de recherche français (CNRS, ENS, UPMC).

Elon Lidenstrauss, 40 ans, autre lauréat 2010, l'a été pour ses *"résultats sur la mesure de rigidité en théorie ergodique, et leurs applications à la théorie des nombres"*. Stanislav Smirnov, né en 1970 à Leningrad (Saint-Pétersbourg), en Russie, et actuellement enseignant à l'université de Genève, a été récompensé pour des travaux portant sur la physique statistique et la *"percolation"*.

SOCIETE

L'amour au travail, exercice de haute voltige

20.08.10 | LE MONDE

Quatrième et dernier volet de la série "La vie privée au travail", un décryptage du mélange des genres entre vie personnelle et professionnelle.

Derrière les portes d'une salle de réunion vide, dans un couloir peu emprunté, ou encore dans un ascenseur entre deux étages, les entreprises regorgent de cachettes où s'échanger des gestes tendres. *"Notre premier baiser a eu lieu au bureau"*, raconte Mélanie⁽¹⁾, fonctionnaire en Belgique, en couple avec un collègue depuis deux ans. Son compagnon travaille au service informatique. Ils se sont rencontrés grâce aux pannes de l'ordinateur de Mélanie. *"Il a eu un coup de cœur pour moi !"* Elle ne voit aucun inconvénient à partager le même lieu de travail que son conjoint : *"Je déjeune tous les midis avec lui, on part et on arrive ensemble... C'est très agréable de pouvoir partager ces petits moments"*, confie la jeune femme.

En Europe, selon une étude de la société Monster, près de 30 % des couples se sont rencontrés au travail. Le monde professionnel est favorable aux rencontres car les collègues ont nécessairement des points communs : mêmes diplômes, parfois mêmes centres d'intérêts. Chacun y fait attention à soi, se montre sous son meilleur jour. *"Le pyjama et les cheveux sales sont réservés à la maison"*, sourit Loïck Roche, psychologue auteur de *Cupidon au travail*. Certaines entreprises encouragent les relations extra-professionnelles en organisant des pots, des soirées, des séminaires.

"Le milieu du travail est tout simplement aphrodisiaque", lâche même Alain Samson, auteur du livre *Sexe et flirt au bureau*. Selon la même étude Monster, 50 % des salariés s'accordent régulièrement des moments de rêverie où ils se mettent en scène avec leur collègue. Une partie d'entre eux passent à l'acte. D'après Loïck Roche, avoir une relation sexuelle avec un membre de son entourage professionnel arrive une fois tous les sept ans environ.

"TOUS LES LUNDIS MATIN, J'ÉTAIS RAYONNANT À L'IDÉE DE LA REVOIR"

Le secret et la sensation de transgresser les règles intensifieraient les attirances et les aventures, comme le raconte Julie, qui a eu une liaison avec son maître de stage dans une entreprise de communication : *"Je devais avoir 23 ans, lui 25. Garder notre histoire secrète l'a rendue beaucoup plus forte. C'était fou de faire l'amour le soir sur un canapé et de voir le boss le lendemain s'asseoir dessus sans qu'il ne se doute de rien. Quand certains collègues l'ont appris, je me suis désintéressée de lui. Je l'ai quitté à la fin de mon stage."*

La proximité avec l'être aimé ou convoité apporte aussi sa part de bonheur et modifie la relation au travail, comme en témoigne Thibault, cadre dans l'audiovisuel : *"Quand je draguais Marion, j'étais de mauvaise humeur le vendredi soir parce que ça voulait dire deux jours sans la voir. Tous les lundis matin j'étais le seul à être rayonnant, j'allais au boulot le cœur léger. Aujourd'hui, même après deux ans de relation, quand j'entends sa voix au téléphone avec un client ou que je la vois passer, ça me fait quelque chose, je frissonne..."*

"JE N'AI JAMAIS EU AUTANT DE SUCCÈS QUE QUAND J'ÉTAIS DÉLÉGUÉ DU PERSONNEL"

Pour Loïck Roche, *"vos potentialités de séduction augmentent lorsque vous êtes manager, responsable des ressources humaines, dirigeant, formateur, consultant... C'est la théorie du 'je réussis donc je séduis'".* Selon le psychologue, *"ces différences d'attractivité expliquent que 40 % des personnes regroupent 80 % des relations sexuelles au travail"*. Cependant, il n'est pas nécessaire d'être PDG pour bénéficier des faveurs de ses collègues. Les responsables syndicaux font aussi leur effet, comme en témoigne Thierry, bibliothécaire : *"Je n'ai jamais eu autant de succès que quand j'étais délégué du personnel. C'était un vrai bonheur !"*

Flirter avec son chef ou son employé est toutefois périlleux. Martin travaille dans un grand groupe à Toulouse : *"Lors d'un déplacement professionnel, j'ai passé la nuit avec ma responsable. Quelques jours plus tard, j'avais une promotion. Je n'ai qu'une crainte, que mes collègues l'apprennent et que je sois accusé d'avoir bénéficié de favoritisme. Je voulais juste le canapé, pas la promotion !"* Pour M^e Delphine Lopez, avocate au barreau de Paris et spécialiste du droit du travail, c'est la responsable de Martin qui pourrait avoir des problèmes : *"Sa promotion pourrait être considérée comme une rupture de l'égalité de traitement des salariés. Les autres salariés qui étaient au même niveau que Martin pourraient saisir les prud'hommes et demander par exemple un réalignement des salaires ou un complément."*

"J'AI PERDU MON EMPLOI À CAUSE DE MON MARI"

Depuis les [lois Auroux de 1982](#), les entreprises ne peuvent interdire à leurs salariés d'avoir une aventure, ni les muter ou les licencier pour cette raison. Si vous savez rester discret et le faites sur votre temps libre, échanger des caresses luxurieuses avec votre voisin d'open-space à la pause ne devrait donc pas vous coûter votre job. Si votre chef vous surprend dans les bras de l'élu de votre cœur pendant vos heures de travail, *"vous risquez d'avoir des problèmes, non pas parce que vous embrassez votre collègue mais parce que vous serez en train de vaquer à vos occupations personnelles sur votre temps de travail"*, explique Bastien Ottaviani, avocat spécialiste de l'entreprise.

Les choses s'aggravent si votre couple est responsable d'un *"trouble objectif"* à l'entreprise : scènes de ménages régulières devant les clients, par exemple. Dominique Baudequin, 51 ans, ex-conductrice de bus, a perdu son emploi en juillet dernier à cause de son divorce avec un autre salarié du groupe. Son employeur, CarPostal, estimait que le comportement de la conductrice suite à sa rupture entraînait *"une ambiance peu propice à une collaboration harmonieuse"*. Elle a entamé une procédure devant les prud'hommes pour *"rupture de contrat abusive"*. *"Mon compagnon n'a pas supporté le divorce et il a lancé des rumeurs sur mon dos, raconte M^{me} Baudequin, comme quoi je lui faisais des scènes devant les usagers. J'ai perdu mon emploi à cause mon mari !"*

(1) Les prénoms ont été modifiés à la demande des personnes interrogées.

MONDE

La tension sociale monte dans les pays émergents

19.08.10 | LE MONDE

Des grèves de travailleurs de l'automobile en Inde aux luttes dans les mines africaines, des suicides de salariés chinois aux assassinats de syndicalistes colombiens, les tensions sociales s'avivent dans les pays émergents. La montée des questions relatives à l'environnement et à la santé au travail ou les mobilisations contre la précarisation de l'emploi sont des constantes. Tour d'horizon en Amérique latine, en Asie et en Afrique.

Avec la crise mondiale, les revendications face à la dégradation des conditions de travail et du pouvoir d'achat se sont multipliées. En Chine, explique Raymond Torres, qui dirige l'institut de

recherches de l'Organisation internationale du travail (OIT), *"les salariés revendiquent parce qu'ils se trouvent en position plus forte : la réserve de main-d'oeuvre commence à s'épuiser et une nouvelle génération de salariés, qui a fait plus d'études, se trouve moins sensible aux pressions idéologiques du régime"*.

Dans le secteur automobile, en Asie ou en Amérique latine, les conflits sont de plus en plus fréquents. Les secteurs stratégiques de l'industrie pétrolière et des mines se restructurent. Le pétrolier britannique Shell envisage de se retirer de 21 pays d'Afrique, suscitant l'inquiétude des salariés. Les cessions et rachats de sociétés modifient les termes des contrats de travail, avec pour conséquence l'externalisation de nombreux salariés. C'est un des principaux motifs de conflits.

En Inde, le mouvement syndical, fragmenté et très politisé, a appelé à la grève générale pour début septembre, afin de protester contre la politique gouvernementale d'*"affaiblissement du code du travail"*. La revendication d'un *"travail décent"* est devenue la préoccupation principale de l'OIT et de la Confédération syndicale internationale (CSI) (*175 millions d'adhérents de 311 organisations dans 155 pays*). Celle-ci appelle à une journée mondiale de mobilisation sur ce thème, le 7 octobre.

EXIGENCES ENVIRONNEMENTALES

La conversion des syndicats aux problématiques environnementales est récente, mais semble sincère. La crise économique rend urgente la recherche de nouveaux débouchés, et le développement de l'économie verte pourrait créer des centaines de milliers d'emplois nouveaux. Mais ce n'est pas la seule raison. *"Si la plupart des conflits restent centrés sur les questions sociales et les problèmes de survie, explique le Sénégalais Mamadou Diallo, responsable de la coopération à la CSI, nous savons que la dégradation de l'environnement, comme la progression du désert, l'érosion des sols ou l'assèchement des grands lacs africains, modifie le sort des populations."*

Les luttes pour la préservation des territoires contre l'expansion de grandes compagnies minières rejoint souvent celles des syndicats, à l'exemple du Chili et du Guatemala.

URGENCE DÉMOCRATIQUE

Le respect des droits syndicaux et des normes sociales constitue une cause importante de protestations. De fait, les violences sont nombreuses : répression, emprisonnement, licenciement, déplacement de syndicalistes... Le Rapport annuel des violations des droits syndicaux, établi par la CSI, fait état de 101 syndicalistes tués en 2009 (contre 76 l'année précédente), dont 48 pour la seule Colombie.

Les emprisonnements de militants sont fréquents en Iran, au Zimbabwe, en Corée, au Honduras, etc. Et les violations des droits syndicaux sont nombreuses en Russie, en Egypte, en Turquie ou en Corée du Sud. Plus généralement, la montée de la violence anti-syndicale est inquiétante, notamment en Amérique centrale, au Panama ou au Guatemala...

DES SYNDICATS PARFOIS DÉPASSÉS

"Le pluralisme syndical est souvent mal accepté par nos propres adhérents, mais, aujourd'hui, cela change, et nous essayons de promouvoir des liens avec des organisations indépendantes." L'aveu émane du Britannique Guy Rider, ancien secrétaire général de la CSI.

Dans de nombreux pays, comme en Algérie, les conflits sont menés par des syndicats non affiliés à la CSI et des mouvements issus de la société civile. Pour lutter contre le retrait d'Afrique de Shell, des travailleurs se sont organisés, de Casablanca (Maroc) à Ouagadougou (Burkina Faso), sur le réseau social Facebook, créant un groupe *"Shell people are not for sale"*

("Les salariés de Shell ne sont pas à vendre"). L'enjeu pour le syndicalisme est d'intégrer ces nouveaux paramètres.

Autre défi : les syndicats, notamment en Afrique, doivent représenter les travailleurs de l'économie informelle. Le développement de cette économie parallèle, qui englobe 1,8 milliard de personnes, soit la moitié de la population active mondiale, accroît la pauvreté, estime l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), et génère des conflits. Les deux tiers de la population active pourraient se trouver sans contrat de travail et sans protection sociale en 2020.

ÉCOLOGIE

Que mangent les poissons qu'on mange ?

22.08.10 | LE MONDE

Vous aimez le saumon ? Lui aussi apprécie le poisson. À l'état sauvage, il le consomme en quantité, frétille dans les eaux vives. Dans les fermes d'aquaculture, il en mange aussi, sous forme de farines et d'huiles intégrées à son alimentation. Rien d'anormal à cela : le saumon est carnivore, comme le bar, la daurade ou les truites. Quand on élève ces animaux, autant leur donner la nourriture qu'ils préfèrent, qu'ils digèrent le mieux et qu'ils transforment le plus efficacement en chairs vouées à finir dans nos estomacs.

Ce qui est plus étonnant, c'est que, depuis une vingtaine d'années, d'autres créatures aquatiques, qui n'y tenaient pas plus que ça, se sont mises aussi à manger du poisson. Ces bêtes, nous ne les reconnaitrions sans doute pas sur une photographie.

Soit parce que nous ne les fréquentons qu'en filets sous film plastique, sur les étals des supermarchés. C'est le cas du tilapia, originaire des eaux douces ou saumâtres d'Afrique, devenu le symbole de l'aquaculture mondialisée depuis qu'il est élevé dans toutes les zones chaudes de la planète.

Soit parce qu'elles demeurent très éloignées de nos assiettes et, sans vouloir les vexer, de nos centres d'intérêt. Comme les carpes chinoises, élevées, depuis quatre mille ans, dans les étangs de l'empire du Milieu à la manière des cochons de nos campagnes. Rebut de la production agricole, déjections des volailles et restes des repas : tout part à l'eau, là-bas, pour faire prospérer planctons et algues qui nourriront les poissons.

L'AQUACULTURE, TROP DÉPENDANTE DE LA PÊCHE

Carpes chinoises et tilapias sont en effet principalement herbivores, sans pour autant se comporter en intégristes de cette pratique. Opportunistes, ils peuvent compléter leur régime avec insectes et autres invertébrés. Aussi, lorsque les éleveurs leur ont proposé de la farine de poisson afin d'accélérer leur croissance, ils n'ont pas rechigné. C'est là que tout s'est compliqué.

Car des tilapias, et surtout des carpes, il s'en élève énormément. Beaucoup plus que des saumons et autres carnivores de nos contrées. La Chine n'est pas pour rien, de très loin, le premier pays d'élevage aquacole au monde. En centaines de milliers de tonnes cumulées, les petits 5 % de farine de poisson incorporés dans les rations de ces espèces, qui pourraient s'en passer, pèsent autant que les proportions bien plus larges (de 30 % à 50 % selon les âges) servies au saumon.

Ils accentuent encore ce défaut congénital de l'aquaculture, qui lui donne l'aspect d'une "révolution du néolithique" inachevée. Souvenirs du collègue : le néolithique est la période de la préhistoire où les hommes, plus ou moins rapidement, cessèrent de dépendre de la chasse et de la cueillette pour leur alimentation, grâce à la naissance de l'agriculture et de l'élevage.

Huit mille ans plus tard, l'essor des fermes à poissons aurait pu parachever cette évolution. Mais l'aquaculture est un élevage qui dépend encore trop d'une chasse, la pêche en l'occurrence. Une partie de sa nourriture est toujours prélevée dans la faune sauvage de nos océans. Et son succès a encore rendu plus urgent de desserrer ce lien.

CONVERTIR LE SAUMON

Pour la première fois de l'histoire, l'aquaculture déposera, en 2010, plus de poissons dans nos assiettes que ne l'a fait la pêche traditionnelle, menacée par la raréfaction de ses espèces de prédilection. Cette inversion des courbes devrait s'amplifier dans les années qui viennent. Et avec elle, les responsabilités des éleveurs et chercheurs qui doivent trouver comment alimenter les poissons qui nous nourrissent, sans vider davantage les océans.

Répondre à cette demande revient à tenter de résoudre une équation dont les termes ne cessent de bouger : la psychologie des hommes et les comportements des poissons, les goûts des uns et des autres, les règles de santé publique, les modes nutritionnelles, la concurrence entre bouches à nourrir, la préservation de l'environnement et, bien évidemment, les rendements et les coûts des nouvelles pratiques à inventer.

Dans ce jeu des échanges de régimes alimentaires, comme toujours, ce n'est pas l'homme qui devrait avoir à se résoudre aux plus grands sacrifices. Ni la carpe chinoise ni le tilapia d'ailleurs, qui peuvent toujours revenir à leurs goûts naturels. Le grand enjeu, c'est d'arriver à convaincre nos carnivores préférés, le saumon et ses congénères, de bien vouloir devenir végétariens.

Pour l'heure, ils ont déjà fait de gros efforts. Dans leur ration, la part des farines et des huiles de poisson n'a cessé de décroître au fil des dernières années. Ils n'avaient pas vraiment le choix. Les hommes ne peuvent pas prélever plus de poisson-fourrage que ce qu'ils pêchent actuellement sans menacer la pérennité d'espèces cruciales pour leur milieu.

Anchois, merlans bleus, sardines, maquereaux, harengs, chinchards, autant d'*"espèces pélagiques qui prolifèrent en se nourrissant de plancton, puis sont à leur tour mangées par des prédateurs"*, explique Philippe Cury, directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD). *"Cela leur donne une place intermédiaire très importante dans la chaîne alimentaire. Et la surpêche a déjà fait disparaître certaines de ces populations, comme les sardines de Californie, dans les années 1950. Aujourd'hui, il n'y a plus un poisson pélagique le long des côtes de Namibie."*

En Europe du Nord, l'effondrement des populations a conduit, depuis plusieurs années, à restreindre strictement, voire à interdire pour certaines espèces, la pratique de cette pêche dite minotière.

Les principaux pays producteurs ont fini par comprendre qu'ils ne pouvaient pas laisser disparaître une telle source de revenus. Particulièrement le premier d'entre eux, et de loin, le Pérou, où la farine et l'huile représentent 15 % du revenu national. Le Pérou, grand pays de l'anchois qui peut, les bonnes années, former dans les eaux froides du courant de Humboldt des bancs de dizaines de milliers de tonnes, et de 10 kilomètres de long. Pour les saisir, les Péruviens se sont dotés d'une flotte de pêche dernier cri. *"Ils sont tellement suréquipés qu'il leur suffirait d'à peine plus d'une quinzaine de jours pour vider tous les bancs"*, dit Philippe Cury. Cela ne devrait pas arriver.

DE LA FARINE DE POISSON POUR NOURRIR LE BÉTAIL

Après des années de surexploitation, les Péruviens ont mis en place une politique très sévère de quotas individuels, qui limite à 5 millions de tonnes les prises d'anchois annuelles, réparties en deux saisons. *"Les contrôles sont facilités par le fait que cette pêche se pratique près des*

côtes, dans les eaux territoriales péruviennes, dit Jean-François Mittaine, expert de ce secteur, qui a longtemps travaillé au sein de l'Organisation internationale des producteurs d'huile et de farine de poisson (IFFO). Les autorités ont une connaissance très précise de l'état des populations et des prises ramenées à terre." Sur la côte, les anchois sont transformés en farine dans des usines à ciel ouvert, tandis que l'huile, précieux résidu de cette cuisson, est récupérée à part.

En tout, le Pérou contribue à lui seul à fournir un quart des 5,5 millions de tonnes de farine et du million de tonnes d'huile commercialisées en moyenne chaque année dans le monde, dont l'aquaculture absorbe désormais respectivement 70 % et 90 %. Cela n'a pas toujours été le cas.

Longtemps, les plus gros mangeurs de farine de poisson ont habité sur la terre ferme. "A l'origine de la production industrielle, il y a la seconde guerre mondiale, et les besoins importants des Américains en rations militaires, raconte Jean-François Mittaine. La farine de poisson a nourri les premières volailles élevées hors sol, qui servaient à ravitailler les GI en Europe."

L'élevage industrialisé a longtemps conservé cette habitude, très rentable. C'est ce qui explique le goût de poisson si prononcé dont se souviennent les acheteurs de poulet de grande consommation dans les années 1960-1970. D'excellente qualité nutritive, la farine a aussi été proposée à toutes sortes de bêtes, moutons et porcs principalement. Jusqu'à ce que la crise de la "vache folle" mette fin à ces pratiques, en 2000, au moins dans les pays occidentaux. Les éleveurs chinois, entre autres, continuent néanmoins de la distribuer à leurs porcs, ce qui ne fait qu'accroître la demande du premier pays importateur sur le marché mondial, à l'origine d'une forte hausse des prix.

DENRÉE MIRACULEUSE

Pour élargir l'offre, sans augmenter les prises, la pêche industrielle a imaginé, il y a quelques années, de broyer et cuire tout ce qui repartait jusque-là à la mer : têtes, arêtes et autres déchets du découpage en filets des poissons sauvages. "Cela donne une farine beaucoup plus blanche que celle issue du poisson-fourrage, de couleur ocre, dit Jean-François Mittaine. Il y en a d'excellente qualité, comme celles produites à partir des restes de la transformation du colin d'Alaska en surimi. Les Chinois les achètent pour nourrir leurs anguilles."

Attention toutefois, pas question de distribuer des déchets provenant de saumons sauvages à du saumon d'élevage. Depuis la crise de la vache folle, ce cannibalisme organisé à l'intérieur d'une même espèce est prohibé. Au final, ce processus de recyclage de rebuts de la pêche n'arrondit que de 15 % supplémentaires le total des farines de poisson.

Pas de quoi faire face à l'augmentation continue du nombre d'humains, et à la part croissante de l'aquaculture dans leur alimentation. L'idée serait donc de trouver un produit de substitution qui permettrait de couper, ou presque, le cordon nourricier qui relie l'élevage à la mer. Mais cette denrée miraculeuse, susceptible de convenir à tout le monde, prédateurs marins et consommateurs humains, a-t-elle seulement des chances d'apparaître aux chercheurs ?

"Je ne crois plus à l'aliment unique qui réglerait d'un coup tous les problèmes, répond Françoise Médale, responsable de l'unité Nutrition, aquaculture et génomique de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) à Saint-Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques). Il faut au contraire miser sur la diversité, sélectionner plusieurs sources de protéines qui conviennent aux poissons et permettent aux fabricants de nourriture de choisir selon l'offre et les prix."

Au pied des montagnes basques, les laboratoires de l'INRA sont longés par une rivière où des poissons continuent de s'ébattre librement. A l'intérieur des locaux, la vie des truites arc-en-

ciel utilisées pour les essais est nettement plus contrainte. Pour toutes, c'est menu imposé : soja, maïs, pois, lupins, fèves.

Depuis des années, toutes sortes d'extraits de végétaux, en proportions variables, sont devenus l'ordinaire de ces prédateurs. Pour connaître leur avis, en plus de mesures de croissance et de prise de poids, les chercheurs guettent les résultats de deux séries d'expériences, conçues pour évaluer les deux paramètres cruciaux : digestibilité des aliments et appétit des poissons.

L'APPÉTIT DE LA TRUITE

Pour se prononcer sur le premier critère, rien n'a jamais égalé l'analyse des excréments. Leur aspect et leur composition sont d'autant plus importants que l'aquaculture est de plus en plus critiquée pour des pollutions des littoraux dues aux rejets de ses élevages. Afin de prévenir ces désastres gastriques et environnementaux, le laboratoire dispose de l'arme absolue : le collecteur de fèces de poissons, conçu par Georges Choubert.

L'efficacité de l'appareil, appelé sur place, sans chichis, le *"ramasse-merde de Choubert"*, lui a valu d'être installé dans nombre de laboratoires mondiaux. Il est capable de récupérer 99,6 % des fèces, quinze secondes au maximum après leur émission, soit bien avant l'instant fatal de leur dissolution dans l'eau.

La deuxième batterie de tests est menée de telle manière que la truite déclenche un compteur chaque fois qu'elle se sert au distributeur de nourriture. Le bilan donne une idée de son appétit face à des aliments qu'elle n'aurait même pas regardés dans la nature. C'est là que les choses coïncident. Jusqu'à 90 % de substitution des farines de poisson, tout se passe bien.

Au-delà, elle perd l'appétit, et arrête même de manger à 100 % d'extraits végétaux. *"Nous ne comprenons pas encore bien pourquoi, dit Françoise Médale. Soit c'est un problème de goût, mais j'ai quand même du mal à me dire qu'un animal renonce à son instinct de survie et préfère se laisser mourir de faim plutôt que de manger un aliment qui ne lui plaît pas. Soit c'est une raison métabolique, l'organisme du poisson ne tolère pas l'aliment intégralement substitué. Il semble alors préférer mourir de ne pas manger que mourir de manger quelque chose qui va le rendre malade. Dans ce cas, ce qui est très surprenant, c'est la quasi-immédiateté avec laquelle la truite change de comportement et renonce à la nourriture."*

LE SUCCÈS DES OMÉGAS 3

Cette réticence à se convertir totalement au végétarisme n'est pas le seul obstacle à la substitution intégrale. Il y a aussi la récente passion des humains pour les oméga 3 à longue chaîne, parés de toutes les vertus, et largement présents dans la chair de certains poissons carnivores... à condition qu'ils continuent de consommer des huiles de poisson. Divers substituts ont été testés, comme les huiles de lin ou de colza, mais rien ne fait oublier le produit d'origine, qui doit être intégré notamment dans les régimes des dernières semaines de croissance pour garantir la teneur en oméga 3.

Même si les farines deviennent plus faciles à remplacer, il faudra donc continuer à pratiquer la pêche minotière pour maintenir la production de ces huiles de poisson, naguère négligées au point qu'on les faisait brûler dans les chaudières ou les transformait en margarines bas de gamme.

Désormais, l'homme est même entré en concurrence avec les poissons d'élevage pour cette huile convoitée, puisqu'elle peut être commercialisée sous forme de gélules à consommer directement. Les humains pourraient aussi s'approprier les futurs produits issus de la culture, très prometteuse, de micro-algues, riches en oméga 3 et excellentes candidates au remplacement des farines.

L'aquaculture se retrouve là confrontée aux contradictions du consommateur-citoyen. Comment, d'un côté, améliorer son image en réduisant la dépendance par rapport à la pêche, tout en contentant, de l'autre, la demande de qualité toujours liée à des produits sauvages ?

"Nous avons cette difficulté dans la promotion de nos truites label rouge, qui garantissent une excellente teneur en oméga 3 grâce à une alimentation où farines et huiles de poisson demeurent majoritaires, explique Arnaud Chaperon, patron des Viviers de France, installés dans les Landes. Comment mettre en avant cette filière sans déprécier nos efforts pour fournir une alimentation beaucoup moins dépendante de la pêche à nos autres poissons ?"

Dans leur usine comme égarée loin de la mer, au milieu des prairies à vaches de l'Aisne, d'autres acteurs de la filière connaissent ces contraintes par cœur. Les responsables de l'usine Skretting, à Fontaine-lès-Vervins, filiale dédiée à l'aquaculture du géant de l'alimentation animale Nutreco, doivent résoudre en termes commerciaux les équations de l'aquaculture.

De leur unité de production destinée à l'exportation pour nourrir la truite de Pologne, le poisson-chat du Nigeria ou le bar d'Australie sortent cinq cents types de granulés de toutes tailles et de tous comportements au contact de l'eau.

"POP-CORN ORGANISÉ"

"Il y a ceux qui doivent couler immédiatement au fond, ceux qui flottent, certains restent entre deux eaux alors que d'autres doivent s'enfoncer à une vitesse calculée, récite Charles Caitucoli, directeur produits. Tout dépend des habitudes des poissons auxquels ils sont destinés." Ces adaptations sont possibles grâce aux miracles de l'extrusion, cette manière de faire gonfler et maîtriser l'expansion du granulé comme un "pop-corn organisé".

Mais le plus ardu reste de jongler, au meilleur coût, entre les divers ingrédients qui peuvent composer les rations alimentaires. Le prix des farines de poisson, qui représentent 30 % des matières premières à l'entrée de l'usine, a compliqué les choses en variant fortement. *"Après avoir grimpé jusqu'en 1997, il a beaucoup baissé avant de remonter cette année à des hauteurs record à cause d'un phénomène El Niño modéré, qui raréfie les anchois du Pérou, explique Jean-François Mittaine. Mais aussi en raison du tremblement de terre au Chili, le deuxième producteur mondial, qui a détruit une bonne partie des usines de farine."*

Vues de chez Skretting, ces variations compliquent la mise en place d'une politique suivie de substitution. Celle-ci peut recourir parfois à des filières inattendues. Des agriculteurs de la région s'étaient spécialisés dans la culture d'une féverole spécialement destinée à l'armée égyptienne, grande consommatrice de ces sortes de fèves.

"Une année, les militaires égyptiens ont trouvé plus intéressant de s'approvisionner ailleurs, explique Olivier Poline, le directeur général. Les agriculteurs se sont retrouvés avec leur production sur les bras, et certains sont venus nous la proposer à un prix intéressant. Depuis, les féveroles entrent dans la composition de nos aliments."

FARINE D'HÉMOGLOBINE

Sur les sacs destinés aux truites de Pologne, on peut aussi lire une mention déroutante : *"farine d'hémoglobine, 7,5 %"*. Interdites après la crise de la vache folle, les farines de sang d'animaux non ruminants sont en effet de nouveau autorisées en Europe comme ingrédients de l'alimentation piscicole.

Que ceux qui ont fait la grimace songent que ces produits entrent depuis longtemps dans la composition des boudins de grande consommation. Chercheurs, aquaculteurs et industriels ne tarissent pas d'éloges à propos de leur digestibilité et de leur prix.

Mais ce candidat au remplacement des farines de poisson n'est pas près de s'imposer dans les estomacs français. Il faudrait d'abord franchir les barrières psychologiques, et les groupes de grande distribution ne sont pas disposés à livrer cette bataille. Les farines d'hémoglobine demeurent proscrites pour l'alimentation des poissons d'élevage vendus dans leurs rayons.

"L'interdiction de ce type de matière première dont l'utilisation n'est pas comprise et crainte par les consommateurs, à juste titre, est une position historique de notre groupe, malgré des pressions pour les réintroduire", nous a répondu le service communication de Carrefour.

QUESTIONS COMPLEXES, AQUACULTEURS PERPLEXES

Nombre d'aquaculteurs s'agacent en effet de ce dogme. Ils se demandent si l'alimentation du panga, élevé dans le delta du Mékong (Vietnam) et importé en masse, sous forme de filets surgelés vendus à prix très bas, est aussi strictement contrôlée par la grande distribution que celle des truites nationales.

D'autres substituts des farines soulèvent des questions tout aussi complexes. *"Le soja est devenu un composant majeur de nos aliments, constate Olivier Poline. Mais avec l'extension des cultures OGM en Amérique du Sud, il va être de plus en plus difficile d'éviter ce type de production",* pour l'heure aussi prohibée par la grande distribution.

Il sera également compliqué de justifier le recours massif au soja ou au colza pour sauver les poissons sauvages si l'extension de ces cultures provoque d'autres désastres écologiques. Une des autres solutions envisagées pour préserver le poisson-fourrage soulève autant de perplexité. Il s'agit du recours massif au krill, cette microcrevette des mers froides, riche en oméga 3.

"Ces animaux, certes abondants, jouent aussi un rôle majeur dans la chaîne alimentaire, dit Philippe Cury. Puiser dans ces stocks, comme on a commencé à le faire, peut menacer tout l'équilibre de la faune marine."

Parvenus au bout de cette liste d'arguments contradictoires, les acteurs de la filière aquacole, presque tous des pionniers de cette jeune discipline, entament invariablement la même plainte : *"Quand on pense qu'il y a trente ans on se disait qu'on allait nourrir et sauver la planète... Les choses avaient l'air plus faciles à l'époque."* Sur la toute petite planète Terre, désormais, plus rien de ce qui touche à l'alimentation ne sera simple.

SOCIETE

Les quatre piliers de la nationalité, par Patrick Weil

23.08.10 | LE MONDE

Le 8 mars 1872, juste après la victoire de la Prusse face à la France dans la guerre de 1870-1871, Francis Lieber, professeur à l'université Columbia (New York) d'origine prussienne, écrit à son ami Charles Sumner, sénateur antiesclavagiste depuis longtemps francophile :

"J'ai reçu de Berlin un appel à collecter des fonds parmi les Allemands d'Amérique afin de participer à l'édification d'une fondation Bismarck à l'université de Strasbourg... Le gouvernement allemand est à l'évidence très attaché à faire de Strasbourg une université de premier rang, ce qui n'est pas sans signifier quelque chose. Les Français l'ont négligé. Mais ils ont négligé et négligent toujours tout, sauf Paris. J'en reviens à ma vieille question : qu'est-ce qui fait que les Français sont le seul peuple capable de convertir des peuples conquis ? Ceux-ci ne reçoivent aucun bénéfice de la France. Et pourtant, ils parlent pour la France. Ni les Allemands, ni les Anglais, ni les Américains n'y arrivent. Qu'est-ce que c'est ?"

A cette question, Sumner a déjà répondu : il considère que l'égalité devant la loi, principe contenu dans la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen de 1789, est le plus important des droits de l'homme et il a voulu l'introduire dans la Constitution américaine. Ce qui explique l'attachement du Strasbourgeois à la France, c'est donc que, français, il était l'égal du Parisien bien qu'éloigné de lui sur le plan culturel - par la langue germanique et la religion souvent protestante -, tandis que, allemand depuis 1871, il est devenu inférieur au Prussien de Berlin, l'Alsace-Moselle ayant un statut de colonie dans le nouvel Empire allemand.

Chaque Etat-nation se réfère à une géographie, à une histoire et au sentiment de partager avec d'autres citoyens - par le lien de nationalité - un destin commun. Mais ces traits communs glorifiés conduisent souvent au nationalisme le plus absurde. Quelques mois après avoir entendu, le 25 juin 1940, le maréchal Pétain invoquer la terre définie comme *"la patrie elle-même"* qui *"ne ment pas"*, des Français envoyés au service du travail obligatoire (STO) découvrent avec surprise en passant les frontières de la Belgique, puis de l'Allemagne, que *"c'est toujours la même terre, des arbres, des vaches, des labours, des rivières - aucun signe, aucune rupture -, on glisse"*, ou que des paysages de l'Allemagne sont *"semblables à ceux de la Dordogne"* (Patrice Arnaud).

Les traits communs à tous les Etats-nations ne disent pas les valeurs et les croyances qui, traduites dans des institutions et des conduites, symbolisent la spécificité de chacun. Quatre "piliers" me semblent constituer un code sociopolitique de la France pour les Français et aux yeux du monde. Produits de notre histoire, ils ont résisté à de nombreuses contestations, aux changements de gouvernements, de Constitutions, de régimes politiques. Ils sont autant une référence qu'un programme d'action toujours à réaliser.

D'abord, ce principe d'égalité qui permettait l'identification à la France des habitants des provinces conquises. Transformé et renforcé durant la Révolution, il s'inscrit dans des dispositions importantes du code civil, devenu par sa pérennité la Constitution matérielle de la France. La succession des citoyens est, par exemple, fondée sur l'égalité des enfants - mâles et femelles. Tocqueville y voyait la base de la démocratie. Puis la langue française, langue de l'Etat depuis 1539, a été un instrument d'unification culturelle du royaume de France puis de la République. Outil d'émancipation et de débats, de l'école pour tous, son statut au coeur de la République des lettres donne à la culture et à l'intellectuel en France une place sans pareille.

Ensuite, la mémoire positive de la Révolution que nous partageons avec les Américains mais qu'aucun autre peuple d'Europe ne possède. Ni l'Italie, ni l'Espagne, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne. Malgré la Terreur et d'autres excès, elle reste une référence qui se traduit par une approche positive des mobilisations de masse. La laïcité enfin, repose depuis 1905 sur trois principes : la liberté de conscience, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et le libre exercice de tous les cultes. Elle s'est imposée depuis 1945 comme la référence commune de croyants de plus en plus divers et d'athées ou d'agnostiques de plus en plus nombreux.

Forces et facteurs d'unification et de transformation, ces piliers représentent l'indifférenciation - l'assimilation - à laquelle chacun aspire dans certaines situations autant que le respect de sa particularité dans d'autres. Et ces piliers ont suscité d'autant plus l'adhésion qu'ils ont souvent été mis en oeuvre dans la reconnaissance de cette diversité des Français, dans un équilibre qui leur offre la possibilité de circuler entre des identités composées.

L'égalité des droits a été sous l'Ancien Régime attribuée dans le respect de la diversité culturelle des provinces rattachées au Royaume de France. Les habitants d'Alsace, de Flandre ou du Roussillon usèrent de ces droits pour défendre leurs intérêts dans des conflits entre particuliers. Mais ils finirent par leur "coller à la peau" et devenir un élément central de leur identification à la France (Peter Sahlins).

Plus tard, sous la III^e République, l'école *"s'ingénie à nous rendre tous pareils"* (Mona Ozouf), mais l'enseignement du français s'accommode de la magnification des petites patries et de l'usage de la langue régionale, parfois même qualifiée de maternelle (Jean-François Chanet).

La loi de 1905 permet au judaïsme et au protestantisme de développer une nouvelle diversité, indépendante des anciennes structures officielles. Après 1918, l'Alsace-Moselle conserve son ancien statut et un compromis est trouvé avec le Vatican. Après 1945, la question de l'école privée est résolue.

Cette même approche d'assimilation juridique et d'acceptation de la diversité est adoptée lorsque la France devient à la fin du XIX^e siècle un pays d'immigration. Par souci d'égalité, les enfants d'immigrés acquièrent la nationalité française, automatiquement. Mais la double nationalité est aussi acceptée. Pourtant, le débat a lieu en 1922. Des Allemands installés en Alsace avant 1914 peuvent ainsi devenir français et rester allemands. Le Parlement considère que l'on doit *"admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'une personne ayant acquis la nationalité française n'est point suspecte et dangereuse par le seul fait qu'elle conserve des intérêts moraux et pécuniaires dans le pays qu'elle a quitté"*. Les dirigeants de la France connaissaient ses principes unificateurs et avaient appris à les appliquer avec souplesse et pragmatisme. C'est cet esprit qui fait défaut aujourd'hui.

Un prétexte souvent invoqué est la nouveauté du temps présent qui serait celui de *"l'ébranlement de notre identité historique"* d'Etat-nation, de la confusion entre mémoire et histoire, de l'émergence des identités de groupe (Pierre Nora) ou de la présence de populations immigrées qui refuseraient de s'intégrer. Nous vivons, il est vrai, une mondialisation sans précédent des échanges, tandis que la France est devenue le pays d'Europe au plus grand nombre de bouddhistes, de juifs mais surtout de musulmans, d'athées ou d'agnostiques.

Cette globalisation du monde aurait pu sonner la fin des valeurs nationales, lesquelles ne sont, après tout, des constructions sociales durables que parce qu'on les pratique et parce qu'on y croit. Or, dans cette France de plus en plus diverse, l'adhésion au principe de la laïcité est par exemple très élevée et le sentiment d'appartenance à une même nation plus fort que partout ailleurs en Europe.

Au printemps 2006, quelques mois après les émeutes de l'automne 2005, deux ans après l'interdiction des signes religieux ostensibles dans les écoles publiques, l'enquête d'un think tank américain, le Pew Research Center, fait ainsi apparaître qu'au Royaume-Uni, seuls 7 % des musulmans britanniques se sentent d'abord britanniques (alors que 82 % se sentent d'abord musulmans). En France, 42 % des musulmans se sentent d'abord français contre 46 % d'abord musulmans, dans un pays où la moitié des musulmans ne sont pas de nationalité française. C'est en France que le degré d'opinion favorable des chrétiens et des musulmans vis-à-vis les uns des autres est le plus élevé. Et c'est le seul pays d'Europe où les musulmans ont en majorité - 74 % - une opinion favorable des juifs. Ces résultats sont confirmés un an plus tard par une enquête *Financial Times*-Louis Harris, menée aux Etats-Unis et dans les cinq plus grands pays européens : la France est le seul pays dans lequel une majorité (69 %) dit avoir un ou plusieurs amis musulmans (contre 38 % des Britanniques et 28 % des Américains).

Il ne s'agit pas de nier ici les tensions. Elles proviennent d'abord du refus - très minoritaire - de l'intégration que l'on peut appeler "communautarisme" lorsque la primeur est donnée aux lois d'un groupe sur celles de la République. Mais les frictions sont plus nombreuses et "normales" dès lors que de nouveaux arrivants dans un pays sont confrontés à une culture ou une histoire qui ne sont pas tout à fait les leurs. Ils doivent s'y adapter, parfois ils réclament une reconnaissance culturelle. Mais les valeurs de notre République sont universelles et par là même attractives. Elles provoquent une quête légitime d'égalité de traitement qui oblige parfois à des ajustements qui doivent combiner tradition, égalité et diversité.

C'est ce type de démarche qu'a eu en 2003 la commission Stasi en matière de laïcité : d'un côté l'interdiction des signes religieux ostensibles dans l'espace particulier de l'école, là où leur instrumentalisation troublait la liberté de conscience d'autrui ; de l'autre, l'attribution à l'islam des mêmes droits qu'aux autres religions (création d'aumôneries dans l'armée, les prisons ou les hôpitaux, projet d'un jour férié au choix pour toutes les religions).

Le même type de travail d'inclusion dans notre mémoire nationale a été réclamé par nos compatriotes d'outre-mer. Arrivés en métropole à la fin des années 1950, ils furent surpris de constater que la citoyenneté française n'était pas une garantie contre le racisme et les discriminations et que l'histoire dont ils étaient issus n'y était ni connue ni enseignée. La loi Taubira est venue en 2001 rappeler que l'esclavage était un crime contre l'humanité.

Or, depuis 2007, les choix effectués au plus haut niveau de l'Etat brouillent tout et accentuent les tensions : ce fut la remise en cause directe de certains piliers de notre République puis, devant l'échec, le choix d'y semer, par une application rétrécie, la confusion. En matière de laïcité par exemple, Nicolas Sarkozy s'est d'abord excusé auprès du pape de la loi de 1905, puis a loué le prêtre ou le croyant au détriment de l'instituteur ou de l'athée, à rebours de la neutralité imposée dans l'Etat et du respect égal de toutes les options spirituelles. L'ampleur des réactions lui fit faire machine arrière. Depuis, au lieu d'appliquer avec intelligence les principes de la laïcité, il conduit un combat public contre la burqa. C'est une prison mobile qui choque. Mais son interdiction dans la rue sera au mieux inapplicable, au pire elle favorisera les intégristes qu'elle est censée combattre s'ils l'emportent devant la Cour européenne des droits de l'homme. Le gouvernement le sait. Qu'importe si de nombreux citoyens de culture musulmane, en permanence dans l'obligation de se justifier et d'exprimer leur distance à l'égard de pratiques extrêmes, ressentent un malaise. Il a choisi de maintenir ce sujet au centre de l'attention publique parce qu'il lui vaut le soutien de la majorité de l'opinion.

Le soupçon de présence illégitime est instillé à l'encontre de nos compatriotes d'origine africaine ou méditerranéenne par des mesures qui se succèdent : au fondement de la création du ministère de l'immigration et de l'identité nationale ou de la volonté présidentielle heureusement censurée de sélectionner les immigrés selon l'origine géographique, il s'est illustré par les restrictions annoncées en matière de nationalité aux *"Français d'origine étrangère"*.

Ce soupçon d'usurpation pèse aussi sur la loi Taubira, qui ne cesse de devoir se justifier d'exister. Pourtant, l'abolition de l'esclavage fait partie d'une histoire partagée : elle a été conquise par les esclaves mais aussi par la mobilisation des philanthropes et des abolitionnistes. Elle nous unit autour de la République qui, dès 1848, a reconnu l'esclavage comme crime de "lèse-humanité" et l'a puni comme tel. Pour la colonisation, le travail de mémoire et d'histoire partagées, plus complexe, reste à faire. Mais on n'est plus au temps de Renan, quand l'oubli des divisions passées était considéré comme nécessaire à la construction de la nation. Des citoyens adultes peuvent être confrontés à des interprétations différentes de l'histoire nationale sans perdre le sentiment d'appartenir au même projet, bien au contraire.

La France n'a pas à craindre des identifications à une région, au pays d'origine ou à une religion : elles se composent le plus souvent avec l'appartenance à la nation et l'adhésion à ses valeurs historiques. Le risque est plutôt dans l'exacerbation et la dramatisation des différences, ou dans l'interprétation des demandes de reconnaissance comme des refus d'appartenance.

Rappelons-nous qu'interrogé en 1968 dans la revue *Esprit*, sur le risque de double allégeance que ferait courir à la nation la solidarité manifestée par les juifs de France à l'égard d'Israël en 1967, Emmanuel Levinas répondait : *"Vérité et destin... ne tiennent pas dans les catégories politiques et nationales. Ils ne menacent pas plus l'allégeance à la France que ne la menacent d'autres aventures spirituelles... Etre juif pleinement conscient, chrétien pleinement conscient, c'est toujours se trouver en porte-à-faux dans l'Etre. Vous aussi, ami musulman, mon ennemi sans haine de la guerre des Six-Jours ! Mais c'est à de telles aventures courues par ses citoyens qu'un grand Etat moderne, c'est-à-dire serviteur de l'humanité, doit sa grandeur, son attention au présent et sa présence au monde."* Ces valeurs universelles, la tâche des dirigeants du pays est d'abord de les incarner et de les faire vivre.

Patrick Weil est historien et politologue, docteur en sciences politiques et directeur de recherche au CNRS, et travaille sur l'histoire de l'immigration en France. Il a participé en 2003 à la commission Stasi sur la laïcité et a été membre du Haut Conseil à l'intégration. Il a publié "La France et ses étrangers" (Calmann-Lévy, 1991) et "Qu'est-ce qu'être français ?" (Grasset, 2002).

INTERNATIONAL

Illusion d'un monde unique

24.08.10 | LE MONDE

Qu'ont en commun les controverses entourant le projet de construction d'une mosquée à deux pâtés de maisons de Ground Zero, l'expulsion du Maroc de missionnaires américains en début d'année, l'interdiction des minarets en Suisse l'année dernière et la récente interdiction du port de la burqa en France ?

Ces quatre événements sont présentés par les médias occidentaux comme des problèmes de tolérance religieuse. Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce sont en réalité des symptômes de ce que Samuel Huntington (1927-2008), professeur à Harvard, appelait le "choc des civilisations", et notamment celui entre islam et Occident.

Pour ceux qui ne se souviennent que du côté frappant de la formule, il est utile de rappeler brièvement l'argumentation d'Huntington. Le monde de l'après-guerre froide était composé, expliquait-il, de grands blocs représentant sept ou huit civilisations historiques, parmi lesquelles les cultures occidentale, musulmane et confucéenne étaient prédominantes.

L'équilibre des forces entre ces blocs, écrivait-il, est en train de changer. L'Occident décline en termes de pouvoir relatif, l'islam explose démographiquement et les civilisations asiatiques - notamment la Chine - sont en pleine ascension économique. Huntington expliquait aussi que l'on assiste actuellement à l'émergence d'un ordre mondial fondé sur les civilisations dans lequel les Etats qui partagent des affinités culturelles coopéreront entre eux et se regrouperont autour des Etats les plus puissants de leur civilisation.

Les prétentions universalistes de l'Occident l'amènent de plus en plus à entrer en conflit avec d'autres civilisations, les plus graves désaccords étant ceux l'opposant à l'islam et à la Chine. Aussi la survie de l'Occident dépend-elle de la volonté des Américains, des Européens et des autres Occidentaux de réaffirmer le caractère unique de leur civilisation occidentale - et de s'unir pour la défendre contre sa remise en cause par des cultures non occidentales.

Le modèle d'Huntington, notamment après la chute du communisme, n'était guère populaire. L'idée en vogue était celle du titre de l'essai écrit en 1989 par Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man* (*La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1992), selon lequel l'ensemble des Etats finiraient par converger autour de la norme institutionnelle unique de la démocratie capitaliste libérale et ne se feraient plus jamais la guerre. Le pendant conservateur de ce scénario optimiste était le monde "unipolaire" où régnerait l'hégémonie incontestée des Etats-Unis. Ces deux visions nous promettaient un Monde unique.

Le président Obama, à sa façon, croit en un Monde unique. Dans le discours qu'il a prononcé au Caire en 2009, il appelait à une nouvelle ère de compréhension entre l'Amérique et le monde musulman. Il évoquait un monde fondé sur "*le respect mutuel et (...) sur la vérité selon laquelle l'Amérique et l'islam ne sont pas contradictoires et ne doivent pas rivaliser. Au contraire, ils partagent des principes communs*". Le président américain espérait que les musulmans modérés s'empresseraient d'accepter cette main tendue. Il ne resterait plus alors qu'à éliminer la minorité extrémiste, telle qu'Al-Qaïda.

Bien entendu, les choses ne se sont pas déroulées comme prévu. Et le comportement récent de la Turquie constitue une illustration parfaite de la futilité de cette approche et de la supériorité du modèle d'Huntington. Selon la vision du Monde unique, la Turquie est un îlot de modération musulmane dans un océan d'extrémisme. C'est sur la base de cette analyse que plusieurs présidents américains successifs ont pressé l'Union européenne d'accepter d'intégrer la Turquie dans ses rangs.

Cette illusion vient de voler en éclats. Il y a un an, le premier ministre turc Recep Tayyip Erdogan félicitait pour sa réélection l'Iranien Mahmoud Ahmadinejad, qui n'avait conservé la présidence que grâce à une fraude manifeste. Puis la Turquie se rangea aux côtés du Brésil pour entraver les efforts américains visant à renforcer les sanctions imposées par l'ONU pour stopper le programme nucléaire iranien. Tout récemment enfin, la Turquie a sponsorisé la "flottille humanitaire" destinée à briser le blocus israélien de Gaza et à offrir au Hamas une victoire sur le plan des relations publiques.

Certes, il reste à Istanbul des laïques qui continuent de révéler l'héritage d'Atatürk. Mais ils ne contrôlent aucun des ministères clés et l'emprise qu'ils exerçaient sur l'armée est en train de s'effriter. Aujourd'hui à Istanbul, on évoque ouvertement une "alternative ottomane" qui renvoie à l'époque où le sultan régnait sur un empire s'étendant de l'Afrique du Nord au Caucase.

Si l'on ne peut plus compter sur la Turquie pour se rapprocher de l'Occident, vers quel autre pays du monde musulman peut-on se tourner ? Tous les pays arabes sauf l'Irak - une démocratie précaire créée par les Etats-Unis - sont dirigés par des despotes de tout acabit. Et les groupes d'opposition qui bénéficient d'un soutien significatif parmi les populations locales sont tous dirigés par des organisations islamistes, telles que les Frères musulmans égyptiens.

En Indonésie et en Malaisie, les mouvements islamistes réclament la généralisation de la charia. En Egypte, le temps d'Hosni Moubarak est compté. Et si les Etats-Unis soutiennent l'installation de son fils à la présidence, le reste du monde musulman aura tôt fait d'accuser l'administration Obama d'adopter deux poids, deux mesures - si l'on procède à des élections en Irak, pourquoi ne pas en organiser en Egypte ? Or en cas d'élections libres et transparentes, une victoire des Frères musulmans n'est pas à exclure. Algérie, Somalie, Soudan ? Il est difficile de citer un seul Etat à majorité musulmane qui se comporte en accord avec le scénario du Monde unique.

Le plus grand avantage du modèle huntingtonien des relations internationales est qu'il reflète le monde tel qu'il est, et non tel que nous aimerions qu'il fût. Il nous permet de distinguer nos amis de nos ennemis. Et il nous aide à identifier les conflits internes aux différentes civilisations, en particulier la rivalité historique entre Arabes, Turcs et Perses pour la domination du monde islamique.

Diviser pour régner ne peut pourtant pas constituer notre seule politique. Nous devons prendre conscience que la progression de l'islam radical résulte pour une bonne part d'une puissante campagne de propagande. D'après un rapport de la CIA rédigé en 2003, les Saoudiens ont investi durant trois décennies au moins 2 milliards de dollars par an pour propager leur version fondamentaliste de l'islam. La réaction de l'Occident pour promouvoir sa propre civilisation a été négligeable.

Notre civilisation n'est pas indestructible : elle doit être activement défendue. C'est la principale leçon d'Huntington. Le premier pas pour remporter la victoire dans ce choc des civilisations est de comprendre la façon dont la partie adverse mène son combat - et de nous débarrasser de l'illusion du Monde unique.

Ayaan Hirsi Ali a publié : *Nomad. From Islam to America. A Personal Journey through the Clash of Civilizations*, (Free Press, 304 p., 27 dollars)

NOUVELLES TECHNOLOGIES

Ce qu'il y a de bon dans la déconnexion

27.08.10 | 17h59

En mai dernier, 5 neuroscientifiques américains ont passé 3 jours dans une région reculée du sud de l'Utah à faire du rafting sur le fleuve San Juan, à camper sur les plages et à faire de la randonnée dans les canyons, rapporte le [New York Times](#) (voir également l'interview de deux des protagonistes sur [CNN](#)). Contrairement aux vacances de monsieur Tout-le-Monde, celles-ci avaient un but : comprendre comment l'utilisation constante d'objets technologiques transforme notre manière de penser et de se comporter, et voir en quoi une retraite dans la nature sauvage pourrait inverser ces effets. La compréhension de l'impact sur le cerveau d'un fort usage des technologies en est encore à ses balbutiements, explique David Strayer, professeur de psychologie à l'université de l'Utah et spécialiste de la distraction des conducteurs.

Dans ce coin reculé et sauvage de l'Utah, les psychologues ont petit à petit abandonné leurs objets électroniques (ordinateurs et téléphones) et remis leur connexion permanente. Mais le manque de connexion se fait vite sentir... A l'hôtel, avant de partir définitivement pour trois jours de randonnée déconnectée, l'un des participants, Art Kramer, directeur du [Beckman Institute](#), un centre de recherche qui compte plus de 1000 scientifiques, allume une ultime fois son Blackberry pour prendre des nouvelles d'une importante subvention que ses équipes attendent.

La technologie redéfinit la notion de ce qui est urgent, estime l'un des chercheurs. À moins qu'elle ne redéfinisse un faux sentiment d'urgence, qui affecte la capacité des gens à se concentrer, lui répond un autre. En même temps, estime Art Kramer, les effets secondaires sont rares : pour sa part, la seule fois où la technologie l'a trop distrait était quand il était plongé dans la rédaction d'un papier sur son ordinateur et qu'il a oublié d'aller récupérer sa fille à l'école. Art Kramer essaye de se connecter pour obtenir des nouvelles de sa grosse subvention, sans plus y parvenir.

Ses collègues se moquent de sa dépendance, mais il est plus facile de voir les problèmes des autres que les siens. D'ailleurs de quoi souffrons-nous ? Dépendance ou pression ? N'est-ce pas plutôt le stress lié à ses responsabilités qui le conduit à tenter de se connecter en permanence, estime David Strayer, conciliant ?

Avant même de s'enfoncer dans le canyon, le groupe de chercheur se divise en deux clans. Ceux qui font valoir que l'utilisation des technologies peut causer de l'anxiété, inhiber la pensée profonde, et qui prennent déjà soin de se déconnecter régulièrement. Et ceux qui utilisent leurs gadgets sans réserve et partent sans être convaincus que le voyage leur apportera quelque chose.

LES VERTUS DE LA NATURE ?

Durant des moments de pause, les vacanciers discutent, notamment de l'étude de l'université du Michigan qui a montré comment les sollicitations urbaines agissent sur notre capacité d'attention. Pour autant la nature peut-elle régénérer un cerveau (et un corps) trop sollicité par le stress urbain ? C'est ce que laisse entendre une récente [étude](#) sur ce qu'on appelle déjà l'[écopsychologie](#) menée par Peter H. Kahn, montrant que l'environnement a un rôle sur notre

stress et qu'un jardin ou quelques arbres sont plus reposants qu'un mur blanc ou qu'un écran de télévision. *"Oui, heureusement que les vacances sont reposantes !"*, ironise l'un des participants.

Au bout de 3 jours de rafting et de randonnée, petit à petit, les vacanciers sont parvenus à se détendre, cessant de vérifier continuellement le téléphone qu'ils n'avaient plus dans la poche. Art Kramer ne pense plus au mail qu'il attendait. Tout le monde est plus réfléchi, plus calme. David Strayer explique que les voyageurs connaissent une phase de détente appelée le syndrome du troisième jour. Est-ce à dire que 3 jours de repos suffisent pour revenir à notre plein potentiel cognitif ?

De retour à l'hôtel, M. Kramer récupère son ordinateur. Il a reçu 216 e-mails, mais aucune nouvelle de la subvention. Le voyage ne les a pas transformés. M. Braver a récupéré son téléphone la veille au soir, et il remarque que souvent, il se tourne vers lui au moindre moment d'ennui... *"Trop souvent, je l'utilise comme excuse pour avoir un comportement peu sociable"*. De retour à Saint Louis, il se promet de chercher à mieux comprendre ce qu'il se passe quand le cerveau se repose et souhaite utiliser l'imagerie médicale pour voir si les effets de la nature sur le cerveau peuvent être mesurés, voir reproduits, par la méditation par exemple.

Art Kramer quant à lui s'interroge pour savoir si le bien-être ressenti à l'issue de ces 3 jours est lié à l'expérience de la nature, à l'effort sportif ou à une combinaison des deux... Mais il reconnaît également se mentir à lui-même en affirmant pouvoir écouter ce qu'il se dit pendant une réunion pendant qu'il consulte son ordinateur pendant une réunion. *"Peut-être dois-je veiller à être plus attentif aux autres"*, conclut-il.

Sans savoir très bien comment ces courtes vacances ont eu un impact sur le cerveau, l'ensemble des participants est tout de même prêt à recommander à tout le monde de faire une petite pause de temps à autre. *"Nous prescrivons bien de l'aspirine sans en connaître le mécanisme exact"*, conclut modestement Art Kramer.

A croire que quand il se repose, l'esprit est vraiment moins exigeant avec lui-même.

CULTURE

Photoshop sème la zizanie dans la photo de presse

28.08.10 | LE MONDE

Un nouveau cas de "fauxtographie" a frappé, en mars, le World Press, la plus prestigieuse distinction du photojournalisme au monde : Stepan Rudik, un lauréat dans la catégorie sport, était disqualifié pour avoir effacé, grâce au logiciel Photoshop, un pied dans l'arrière-plan d'une de ses photos. Retouche mineure. *"Au World Press, les règles de la profession concernant Photoshop s'appliquent, répond Ayperi Ecer, présidente du jury. On ne peut pas enlever un objet de l'image, quel qu'il soit."*

Cette affaire a animé les discussions sur Internet. D'autant que Stepan Rudik ne s'est pas contenté de gommer un détail disgracieux. Il a recadré la photo pour en faire un gros plan, a transformé le document couleur en noir et blanc, a ajouté du grain pour imiter un film argentique. Pour ces retouches-là, autrement plus criantes, il n'a pas été sanctionné.

Le cas Rudik illustre bien les problèmes auxquels est confronté le photojournalisme depuis l'apparition des logiciels de retouche d'images qui sont accessibles à tous, via l'ordinateur : quelques clics et vous modifiez le contraste, la lumière, les couleurs. Et s'il est aisé de déceler un objet ajouté ou retranché, il est bien plus compliqué de cerner, dans le cas d'un ciel bleu fluo, d'une lumière théâtrale, où commence la manipulation.

Or chez les photoreporters, les images aux couleurs éclatantes sont devenues légion. *"Il y a une nouvelle génération qui fabrique les photos qu'elle aimerait voir au lieu de rapporter la réalité, confirme Ayperi Ecer. Sur les 100 000 photos examinées au World Press, environ 20 % sont exclues d'office car elles sont trop photoshoppées."*

Ce débat sera abordé au festival Visa pour l'image, à Perpignan, qui s'ouvre samedi 28 août. Son directeur, Jean-François Leroy, est vent debout contre ce qu'il appelle l'"overphotoshopping" - l'abus de Photoshop. *"Les photographes travaillent pour l'écran, en inventant des couleurs que les imprimantes sont incapables de reproduire sur du papier ! Quand les photos sont plus colorées que les publicités, on peut se poser des questions ! On est très loin de la réalité."*

A partir de 2011, M. Leroy demandera aux photographes, avant de les exposer, leurs fichiers informatiques bruts et originaux, afin de les comparer avec les tirages. Une disposition déjà en vigueur dans certaines compétitions : en 2009, le photographe Klavs Bo Christensen a été exclu du concours de la Photo de l'année, au Danemark, pour avoir saturé les couleurs et contrastes d'images qu'il a prises à Haïti.

Le photographe Philip Blenkinsop, de l'agence Noor, est furieux quand il voit les couleurs splendides dans les magazines. *"Ceux qui sont allés dans un camp de réfugiés savent que tout y est terne, délavé par le soleil. Il n'y a pas de couleur fluo. Quand la photo en montre, c'est un mensonge. C'est une insulte pour les réfugiés ! C'est comme si on leur disait que leur vie misérable n'est pas assez intéressante."* Ce photographe, qui utilise l'argentique, ne s'autorise que des retouches mineures. *"Une teinte vive est une excuse pour une photo qui n'est pas assez forte en soi. Résultat, toutes les photos se ressemblent : colorées, ennuyeuses."*

Comment la retouche a-t-elle pu s'imposer à ce point dans le photojournalisme ? *"Cela a commencé il y a dix ans, explique Ayperi Ecer, surtout chez les photographes scandinaves. Une nouvelle génération est influencée par la peinture, le cinéma."* Ces photographes sont souvent bien accueillis par des journaux en quête de photos efficaces. Ajoutons une tendance. Des magazines réputés, comme Süddeutsche Zeitung Magazin, en Allemagne, lassés des images de presse répétitives, font de plus en plus souvent appel à des "artistes du documentaire" sur des sujets d'actualité. Dans le même sens, nombre de photoreporters font des incursions dans le monde de l'art, dont les critères sont souples en matière de retouche.

Le photographe Guillaume Herbaut s'inquiète de la nonchalance des jeunes. *"J'ai eu en stage des étudiants d'école de photographie qui savent utiliser à la perfection Photoshop : pour redresser les perspectives, enlever des éléments. Ils ne font pas la différence entre la photo plasticienne et la photo documentaire ou le journalisme."*

Le paysage est si brouillé qu'il devient impossible de fixer la frontière entre la créativité du reporter et la manipulation de l'artiste. D'autant qu'une bonne part des acteurs du photojournalisme reconnaît que la retouche, en soi, n'est pas dommageable. Bien avant l'apparition du numérique, les reporters travaillaient leurs images dans la chambre noire pour corriger les défauts - éclairer les zones sous-exposées - ou leur donner du relief. Et puis la retouche fait partie du style d'un auteur : des photographes respectés, comme Jan Grarup ou Paolo Pellegrin, ont fait du travail de postproduction un élément essentiel de leur démarche.

De nombreuses voix rappellent que toute prise de vue, en soi, est une représentation, et non un morceau de réel. Beaucoup de facteurs a priori techniques jouent leur rôle : le noir et blanc n'existe pas dans la réalité. Le flou, le flash, le contre-jour, ne sont pas plus "réalistes".

Le photographe Francesco Zizola, qui a monté une galerie adossée à un laboratoire, en Italie, est souvent accusé d'abuser de Photo-shop. Il va plus loin. *"Les nouvelles technologies permettent une plus grande représentation de la réalité des couleurs. Si les couleurs ne nous apparaissent pas naturelles, c'est que nous sommes habitués à celles que nous voyons dans la*

presse ou ailleurs, depuis l'invention du Kodachrome en 1935. Mais les couleurs n'ont jamais correspondu à la réalité. L'objectivité de l'image photographique est un mythe."

Pour autant, Zizola trouve qu'il est encore possible de croire au témoignage du photojournaliste, qui s'engage auprès de son lecteur à ne pas altérer la réalité : *"Il n'y a pas de mise en scène, pas le moindre ajout, suppression ou déplacement de pixels."* Et il ne s'autorise aucune modification de la teinture.

En attendant, le débat sur Photoshop favorise la suspicion. Le photographe Kadir Van Lohuizen en témoigne : *"Récemment, on m'a demandé comment j'avais obtenu une lumière qui venait par-derrière ; c'était une voiture qui avait allumé ses phares. Mais je passe plus de temps à justifier mes images qu'à parler du fond."*

Visa pour l'image, à Perpignan.

27 expositions en plusieurs lieux de la ville. Tous les jours, de 10 heures à 20 heures. Entrée libre. Du 28 août au 12 septembre. Soirées-projection au Campo Santo, du 30 août au 4 septembre, 21 h 45. Tél. : 04-68-62-38-00.
